

# RÉMINISCENCES

PAR

**J. J. COULMANN**

ANCIEN MAÎTRE DES REQUÊTES EN SERVICE ORDINAIRE AU CONSEIL D'ÉTAT,  
ANCIEN DÉPUTÉ ETC.

---

**TOME PREMIER**



**PARIS**

**MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS**  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
**A LA LIBRAIRIE NOUVELLE**

**1862**

*Tous droits réservés*

## CHAPITRE XIX.

Alfred Duvaucel. — Ses adieux à l'auteur. — Son départ pour l'Inde. — Lettres qu'il écrit à M<sup>me</sup> la baronne Cuvier, sa mère. — Ses aventures pendant cinq ans au Bengale.

J'allais souvent à cette époque à Issy, près de Paris, chez la femme d'un capitaine de vaisseau qui, en revenant de l'Inde, avait au Cap rendu des services à M. de Las Cases, qui y était alors prisonnier.

J'avais fait sa connaissance par un de mes amis, M. Alfred Duvaucel, beau-fils de M. Cuvier. Le succès des lettres que Victor Jacquemont a écrites de l'Inde a été grand, eh bien! je ne crains pas d'affirmer que si les lettres d'Alfred Duvaucel, qui l'a précédé dans cette contrée, avec ce même mandat scientifique du Jardin-des-Plantes, étaient publiées, elles auraient un succès plus grand encore. Son père, fermier général, mort sur l'échafaud, ne lui avait laissé aucune fortune, et le jeune homme, n'ayant pu se fixer dans aucune carrière, accepta l'honorable mission d'enrichir le cabinet d'histoire naturelle de Paris des produits zoologiques de l'Inde, que les Anglais n'avaient que très-légèrement explorée sous ce rapport. Le marquis de Hastings, gouverneur général des Indes orientales, et lady Hastings l'accueillirent avec la plus grande bienveillance. Lady Hastings possédait à Barrukpour, auprès de Calcutta, une ménagerie considérable, et chaque fois qu'on lui envoyait, de l'intérieur du Bengale, quelque animal

curieux ou rare, elle en faisait prévenir M. Duvaucel, qui s'empressait d'y emmener son dessinateur, un jeune Malais, dont il avait formé le talent, et qui peignait avec exactitude l'objet que son maître observait et décrivait en naturaliste. De ce double travail est résulté une admirable collection, publiée depuis lors dans divers ouvrages.

Ce fut pour compléter ses recherches zoologiques que M. Duvaucel s'associa avec un riche Anglais pour l'exploration de l'île de Sumatra. Tous les doubles des animaux recueillis devaient appartenir à notre jeune voyageur ; il arriva cependant que le puissant associé se fit la part du lion et ne laissa que peu chose à M. Duvaucel, qui, malgré cette inégalité de partage et beaucoup d'autres obstacles trop longs à énumérer, put réunir pendant cinq années de séjour dans l'Inde et envoyer au Muséum d'histoire naturelle une immense collection d'animaux vivants et empaillés, de plantes, de minéraux, de dessins, etc., dont le catalogue formerait un volume. On comprend d'ailleurs combien les instructions de M. Cuvier et la collaboration d'un de ses anciens élèves, M. Diard, ami de M. Duvaucel et demeurant avec lui à Chandernagor, durent rendre fructueuses pour la science de semblables recherches. C'est au moment de jouir de ses succès, en revenant en France, que M. Duvaucel, martyr de son zèle, mourut, bien jeune encore, à Madras, d'une violente attaque de dysenterie, que ses forces épuisées par le travail et par les suites d'une grave blessure reçue à la chasse d'un rhinocéros<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Ce rhinocéros existe monté au Muséum de Strasbourg.

ne purent conjurer. D'après cet exposé, on lira, je crois, avec intérêt les lignes familières qu'il m'adressait de Honfleur, au moment de s'embarquer, et qui peignent, avec gaieté, son caractère et son esprit :

« Honfleur, le 18 novembre 1817.

« J'étais un peu fâché contre vous, mon cher Jacques, et je parlais pour l'Inde en murmurant après ceux de mes amis que je n'avais pu embrasser au Jardin-des-Plantes. La lettre aimable que vous m'avez adressée a bientôt dissipé cette mauvaise disposition; je me trouve maintenant le seul coupable, et si j'éprouve encore un petit reste d'humeur, c'est contre ce paresseux d'Alfred qui, depuis huit jours, n'a pu trouver un moment pour vous répondre. Vous l'excuseriez facilement, mon cher ami, si vous saviez tout ce qu'il faut faire avant de s'embarquer; tout ce qu'il faut chercher, acheter, rassembler pour un si long voyage, tout ce qu'il faut lire, dire et écrire pour tirer parti de ce qu'on verra et de ce qu'on entendra. Le plus habile voyageur quitte le port avant d'avoir terminé la moitié de ses affaires, et je me croirai bien heureux si je n'en oublie que les deux tiers. Vous jugez d'après cela que les difficultés seront bien plus nombreuses au retour. Les besoins s'augmenteront en raison de la distance; on ne voudra pas quitter le Bengale sans rapporter à ses amis un petit souvenir de l'Inde: un perroquet pour Monsieur, un singe pour Madame, un crocodile pour celui-ci, un papillon pour celle-là, sans compter les éventails, les colibris, les bengalis, les moniris, les volupis, etc., etc., sans compter une jeune et jolie bayadère que je destine à orner votre chambre. Il ne faut pour tout cela que deux choses assez essentielles: arriver et revenir; mais avant tout il faut partir, et je ne sais vraiment pas quand nous quitterons cette maudite ville de Honfleur. Tantôt le vent nous empêche d'avancer, tantôt la marée nous ferme la sortie, et le plus souvent la marée et le vent s'accordent pour nous retenir au milieu d'un triste bassin: encore si c'était celui du Luxem-

bourg, je m'en consolerais et ma patience ne serait jamais en défaut. La rue de Tournon deviendrait pour moi la Manche, j'y marcherais vent en arrière en déployant toutes mes voiles, et j'irais jeter l'ancre chez votre aimable, belle et bonne sœur, où j'oublierais volontiers la côte de Coromandel, où j'abandonnerais sans regret les richesses de Golconde, où enfin les vents m'attendraient longtemps à leur tour. Rien de tout cela dans le département du Calvados; pour nous plus de société, plus de spectacle, plus de bal; notre cœur doit se fermer à toute espèce de plaisir, et le monde a pour moi tant de charmes, que je m'en prive entièrement, afin de ne point augmenter mes regrets au départ. Ma vertu heureusement n'a pas longtemps à combattre, car je sens qu'elle est prête à succomber. Il faut un léger vent du nord-est pour la ranimer, et le changement de lune va venir à propos. Je ne serai point aussi rigide à Calcutta, je compte m'y dédommager de l'ennui que j'éprouve à Honfleur, je veux avoir une connaissance profonde des habitants et des habitudes de ce vieux monde. Je saurai si les hommes y sont aussi méchants, si les jeunes gens y sont aussi ridicules que chez nous, les gens de parti aussi enragés, les maris aussi tranquilles, les savants aussi ennuyés, les médecins aussi charlatans, les militaires aussi ignorants, les auteurs aussi pédants, les acteurs aussi insolents, les marchands aussi fripons, les femmes aussi douces, aussi tendres, aussi bonnes. Que d'observations à faire pour le peu de temps que je passerai loin de vous! Joignez à cela, mon cher ami, des recherches sur le grand longo, des notes sur les gavials, des remarques sur les boas, tout le reste, vous n'aurez qu'une faible idée de la pénible tâche que je me suis imposée.

«J'ai demandé à plusieurs personnes la permission de leur adresser quelques lettres durant mon voyage; j'espère que vous n'en refuserez pas une ou deux de la côte de Sumatra et des bouches du Gange, d'où je vous parlerai avec détail de tous nos événements nautiques.

«Je ne puis donner aujourd'hui qu'un moment à mes plaisirs, et je me vois obligé de fermer ma lettre dont la longueur

est d'ailleurs effrayante ; il ne me reste plus qu'à m'excuser de ne vous avoir parlé que de moi : c'est là le côté faible des voyageurs ; j'avais cependant mille choses plus intéressantes à vous dire sur vous, vos occupations, vos chagrins, vos plaisirs ; ce sera le sujet d'une seconde lettre, car je veux me dédommager de mon silence passé et à venir.

« Adieu, mon cher Jacques, je vous embrasse de tout cœur, et vous remercie encore de votre lettre, de votre attention de la recommandation de M. de Jouy, que je vous prie de vouloir bien assurer de ma reconnaissance. Chargez-vous d'amabilités pour tous ceux qui vous parleront de moi, mais surtout n'oubliez pas M<sup>me</sup> votre sœur, vos jolies nièces et M<sup>me</sup> Juncker. Je désirerais vous rendre le service que vous me demandez ; mais je ne crois pas aller au Cap, ou du moins ce ne sera qu'en revenant. Jusqu'à présent je ne connais que l'Île-aux-Cochons, à l'est de la mer des Indes, où nous nous arrêtions ; il n'y a là que des porcs et des cocos dont vous ne voudriez pas.

« Nous avons reçu vos livres et tout le monde me charge de vous remercier.

« Un million de respects pour la rue de Tournon. Mille tendresses à mon oncle, etc. ALFRED. »

« PS. Vous seriez aimable si vous m'écriviez un mot avant mon départ. »

C'est à M<sup>me</sup> Cuvier, sa mère, qu'il adressa la lettre suivante de Calcutta le 30 mai 1818 :

« Ma bonne mère,

« Je vous écris de Calcutta, où je suis enfin arrivé après un voyage aussi long qu'ennuyeux, mais pendant lequel j'ai toujours joui d'une santé excellente. Le climat brûlant du Bengale, où je me trouve depuis le 18 mai, n'a pas même altéré ma gaité, je me porte chez les Hindous aussi bien qu'à Paris, et je n'ai pas encore regretté un instant la grande résolution que j'ai prise de venir m'établir dans l'Inde.

« Ce riche pays n'offre cependant pas autant d'avantages qu'on le pourrait croire. Là, comme en Europe, il faut beaucoup de constance et de travail. Au Bengale, comme en France, on trouve de grandes difficultés, des obstacles presque insurmontables, et, surtout, des gens mal disposés, peu serviables et même méchants. J'aurais moins à m'en plaindre, si mon arrivée à Calcutta n'avait eu d'autre but que de m'instruire, et si je m'étais borné à la société des savants. J'ai voulu voir de tout : j'ai cherché à connaître nos négociants, j'ai désiré savoir s'il serait possible de faire fortune avec du coton et de l'indigo. Cela m'a fait trouver alors moins aimable, et ces Messieurs m'ont fui, comme si j'avais voulu leur voler leur sucre ou leur argent. C'est donc dans le monde savant que je vis, chère mère ; c'est le plus gracieux, c'est celui dans lequel il y a le plus à gagner. Mon voyage au Bengale était connu longtemps avant que j'y fusse débarqué. Diard m'avait précédé de quatre mois. Le beau nom de M. Cuvier m'a fait ouvrir toutes les portes et même tous les cœurs. L'admiration qu'on a pour lui en ce pays est au-dessus de toute expression : on aime tout ce qui vient de lui, on reçoit tous ceux qui le connaissent ; il n'y a pas de plus glorieuse recommandation que la sienne. Jamais prince ni souverain ne reçut d'éloges si sincères ni si désintéressés. M. Cuvier au Bengale a cent fois plus de poids que le roi en France. Avec lui on peut tout faire, tout demander, tout obtenir.

« Heureux d'un accueil aussi doux, j'ai fait tous mes efforts pour m'en montrer digne, et j'espère avoir réussi, puisque je suis de mieux en mieux. De tous les plaisirs que j'ai goûtés ici, le plus agréable est d'avoir rencontré ce pauvre Diard, que j'ai embrassé comme un frère, qui ne me quitte pas plus que mon ombre, et avec lequel je suis résolu de vivre et de travailler pendant deux ou trois ans. La ville de Calcutta, si riche et si brillante, ne convenait ni à mes moyens ni à mes intentions. C'est à Chandernagor que nous allons fixer notre domicile. Nous avons trouvé dans les membres de la Société asiatique toutes les ressources et toute la bonne volonté possible. Diard

apprend le persan, j'étudie l'indoustani. Nous pourrons l'un et l'autre, avant sept ou huit mois, nous faire entendre dans toute l'Inde et tirer un grand parti de notre séjour dans ces vastes contrées. »

Une autre lettre, après cinq ans de voyages, d'études et de travaux dans l'Inde, pleine des tristesses de l'exil, des épreuves du climat et des hommes, des incertitudes de l'avenir aussi bien que du triomphe de la science, des curiosités et des périls étranges qui plaisaient à son ardeur et à son courage, est datée de Sielygalli, près Bajemel, le 24 janvier 1823 :

« Lorsque je vous mandais ma nomination à la Société asiatique de Calcutta, le lendemain même du jour où j'obtins ce petit succès, je me flattais qu'il serait bientôt suivi d'un autre. Ayant mérité quelque estime de la part des Anglais les plus distingués de l'Inde, je croyais avoir fait le plus grand pas vers leur confiance et leur bienveillance. Soit que je n'aie pas mis assez de suite ou de souplesse dans mes négociations, soit que mon bon temps ne soit pas encore venu, soit peut-être aussi que je n'en doive jamais avoir, je me trouve aujourd'hui au même point qu'il y a sept ou huit mois. Cent personnes m'assurent de leur amitié, aucune ne se charge de ma fortune. Tant d'années mal employées, tant de privations, tant de contrariétés auraient dû me ramener près de vous, chère mère, où je serais exempt de tous ces maux. Je serais parti pour l'Europe avec le même navire qui me l'a fait quitter, si je n'avais entrevu dans l'arrivée d'un nouveau gouverneur quelque chance favorable à mes modestes vœux. Un tel changement cause toujours une sorte de révolution au Bengale. Puis j'étais dans l'incertitude à l'égard de ce qu'on a décidé touchant Goretty, persuadé que si le Muséum ne s'emparait pas promptement de ce jardin, c'est que je n'en avais pas démontré assez bien les avantages. Je désirais aussi savoir ce qu'il adviendrait de Chandernagor, qu'on a laissé dix-



huit mois sans intendant, pour choisir le comte de Béranger. Enfin, je ne voulais quitter l'Inde qu'après y avoir épuisé toutes les chances de la fortune et, à défaut d'argent, en rapporter au moins quelques titres à la faveur du Muséum et à l'intérêt du public. Chère mère, quand vous avez passé cinq ans dans ces contrées si peu connues, que vous en devez parler avec des hommes qu'elles intéressent, chaque jour que vous y passez encore est un nouveau lien. Il impose un plus grand nombre d'obligations. Comme, d'un autre côté, on ne peut se faire une juste idée en Europe des obstacles que présentent à l'étude le climat, les institutions, la nature des lieux, on suppose que ces cinq ans de séjour dans l'Inde suffisent pour la connaître. Ceux qui s'y trouvent ont bientôt reconnu la fausseté d'une pareille idée. A moins d'y arriver déjà au courant de ce qu'on en sait, ils mettent un temps infini à se procurer, à choisir, à lire les livres qui en traitent, la plupart consacrés à des discussions fastidieuses sur le commerce. Tout en remarquant combien ils sont incomplets et inexacts, on voit cependant que le plus médiocre a coûté dix années de séjour et de recherches. Viennent les difficultés que présentent la superstition et les mœurs, puis celles qui naissent du défaut d'argent dans un pays où l'on ne combat l'indolence qu'en satisfaisant la cupidité. N'oublions pas cet affreux climat, auquel on ne résiste que par une obéissance rigoureuse aux lois qu'il impose. Chère mère, vous voyez qu'après cinq ans on doit encore être fort peu avancé. Cinq ans chez les Hindous n'en valent pas deux chez nous. C'est beaucoup quand on peut bégayer leur langue, c'est aussi la seule chose que je rapporterais en France, s'il fallait y revenir maintenant, en me demandant avec regret à quoi me servira à Paris l'avantage de parler comme à Bénarès. »

« Le 24 au soir.

« J'avais consacré cette journée à vous écrire, mais à peine avais-je commencé, qu'on est venu m'interrompre en m'annonçant la présence d'un rhinocéros dans mon voisinage. Il ne fallait pas moins pour me déranger. C'était le seul animal qui

me retint ici. Je tenais beaucoup à en offrir une paire au Musée, et je vous quittai, comptant sur une victoire d'autant plus facile que j'avais acquis quelque expérience depuis la première. L'animal venait d'ailleurs d'être éborgné par un de mes chasseurs qui lui avait lancé une flèche dans l'œil. J'arrive près de lui en peu d'instant<sup>s</sup> accompagné d'un seul domestique et de sept ou huit parias armés d'arcs et de piques. Je pénètre fort avant dans les broussailles et je n'en étais plus qu'à dix pas, certain de l'abattre, et tout aussi certain d'avoir ses os et sa peau, quand je suis tout à coup surpris par un autre rhinocéros que je n'avais pas aperçu. Il était plus près que le premier et se précipita sur moi avec une telle furie que je n'eus pas le temps de diriger vers lui mes armes engagées dans le buisson. D'un seul coup de muffle il me jeta à dix pas, puis d'un coup de corne il me fit une large blessure tout le long de la cuisse droite, et se mit aussitôt à fuir, en me laissant aussi effrayé de son apparition qu'étonné d'être encore en vie. La douleur fut même si peu vive que je me relevai aussitôt et que, saisissant mon fusil, j'eus l'imprudence de tirer sur mon généreux vainqueur, à qui je fis plus de mal qu'il ne m'en avait causé. Mais au bout de vingt minutes j'avais perdu tant de sang, et j'éprouvais un tel engourdissement qu'il me fut impossible de marcher. Les parias me transportèrent à la caverne, puis de là aux bords du Gange, à trois milles de distance, sur un chariot traîné par deux bœufs. Après trois heures de marche, j'arrive enfin à mon bazar, d'où je vous écris ces mots pendant qu'on prépare tout ce qu'il faut pour me panser. Ma blessure est plus large que profonde, elle guérira en quelques semaines. C'est parce qu'il n'y a pas le moindre danger que je me console en vous faisant le récit de ce petit accident. »

« Le 25.

« Chère mère, il faut me pardonner si pendant plusieurs jours je ne vous parle que de moi, c'est le défaut des malades, et je le suis aujourd'hui plus qu'hier, parce qu'à mes souf-

frances se joint un peu d'inquiétude. Hier je me plaignais du coup de corne, aujourd'hui je m'effraie du coup de tête et, dans le fait, le mal que je ressens à la cuisse est bien peu de chose auprès de celui que j'éprouve au côté. J'ai été réveillé dix fois, faute de pouvoir respirer; le moindre effort me fait cracher du sang, le moindre mouvement me cause des douleurs insupportables. La petite pratique que j'ai acquise dans mes voyages me fait bien sentir qu'il serait urgent de me saigner; mais, outre que je n'ai pas un seul instrument convenable, après avoir eu le courage d'affronter un rhinocéros, je n'ai pas celui de me faire cette petite opération. Je me vois donc obligé d'attendre encore trois jours dans cet état. Il ne faut pas moins pour remonter jusqu'à la station anglaise où se trouve un médecin qui ne peut quitter son poste pour venir me trouver. Je n'ose me plaindre de ce retard, ni même de mes maux, en songeant que je puis supporter l'un et que les autres devraient être cent fois pires. En vérité, mon existence me semble un rêve quand je me reporte à la scène d'hier. Il faut qu'il y ait un bon Dieu pour les naturalistes comme pour les ivrognes; sans lui j'eusse été déchiré en mille pièces. Je ne puis dire que je m'y attendais, puisque je ne pensais à rien dans ce terrible moment, tant la frayeur m'avait saisi. Ce que je sais bien, c'est qu'en me relevant je doutais si je vivais, je marchais avec incertitude, j'étais en proie à un sentiment de surprise et de bien-être qui ne m'a pas encore tout à fait quitté. Ce sont surtout mes pauvres parias qui n'en revenaient pas: ce ne sont pas des héros, tels qu'on les représente à l'Odéon; ils s'étaient enfuis en voyant l'animal, persuadés que c'en était fait de moi. Je leur fis l'effet d'un fantôme ou peut-être du diable lui-même, dont ils ont grand' peur. Ils se prosternaient à mes pieds, ils me touchaient avec respect et chacun d'eux recueillait quelques gouttes de mon sang pour en frotter les pointes de ses flèches, qui me vengeront, disaient-ils. Le bruit de mon accident était déjà venu jusqu'au village que je devais traverser pour me rendre au bord du Gange; il n'était question que de ma valeur, quand j'avais eu une peur épou-

de la limonade. Il prétend qu'avant dix jours je n'aurai plus ni douleur ni oppression et, quant au coup de corne, il m'assure qu'avant un mois je serai en état d'en chercher d'autres. J'avais grand besoin de cette visite pour me tranquilliser, car ma philosophie m'avait un peu abandonné; je me voyais pour le moins une lésion au foie, qui devait m'emporter en peu de temps; j'étais accablé par mes souvenirs et mes regrets. J'en rougis aujourd'hui, mais il est bien difficile de s'en défendre tant que l'incertitude s'oppose à la résignation. Il en est de la vie comme des femmes, on les aime toujours malgré le mal qu'on en dit. Je ne crois guère aux héros qui sont morts avec indifférence, et je suis bien sûr que le plaisant Démocrite ne riait pas deux heures avant sa fin. Trois mois de repos et de distraction, car l'une ne m'est pas moins nécessaire que l'autre, suffiront pour me remettre. Dès le retour du beau temps je continuerai mon voyage soit à Thémaoun, comme j'en ai la permission, soit au Népal, pour lequel j'espère en obtenir une, car l'expérience m'a prouvé qu'il y a toujours plus à faire dans un pays peuplé que dans les contrées désertes, non pas seulement pour écrire un voyage, mais pour recueillir des animaux. »

• Le 31 janvier 1823.

« J'ai deux docteurs! Il y a de mauvais plaisants qui me plaindront; moi, qui suis malade, j'ai du respect pour la médecine et je sens qu'ils concourent tous deux à ma guérison, quoique par des voies bien différentes. Le premier est un Écossais qui met, comme de raison, l'École de Paris et de Montpellier à cent pieds au-dessous de celle d'Édimbourg, où il faut nécessairement aller pour devenir un véritable médecin. Toutes les belles découvertes ont été faites en Angleterre et, sans les Anglais, dit-il, on ne connaîtrait pas encore la circulation du sang. Comme il parle toujours et qu'il m'a défendu de parler, il triomphe complètement. Ma seule vengeance est un petit sourire moqueur, dont il n'apprécie pas tout le scepticisme. Comme cette partialité nationale, à laquelle je suis fait,

à mes collections et, une fois en état de marcher, je recommencerais comme si de rien n'était. J'ai craint quelques instants qu'il n'interrompît mon voyage, en m'obligeant de retourner à Calcutta; mais il n'en résultera qu'un peu de retard. Au lieu d'aller passer les chaleurs à Luknow, comme j'en avais l'intention, parce qu'il y a là, dit-on, la plus belle ménagerie du monde, je m'arrêterai chez un de mes amis à Bénarès. J'y attendrai le retour de la saison prochaine en étudiant l'indoustani, qu'on y parle mieux que partout ailleurs, et j'apprendrai aussi quelques mots de persan dont j'ai besoin dans mes fréquentes relations avec les Indous du Nord.

« J'ai à peine commencé mon voyage et j'ai déjà rassemblé plusieurs objets précieux. J'ai trois fois plus fait que les Anglais, avec cinq fois moins de dépenses. Que ne dois-je pas espérer quand je me trouverai dans des contrées qui ne furent explorées jusqu'ici que par la guerre et le commerce! J'y trouve pour moi l'avantage de m'instruire en rassemblant des notes qui me serviront un jour à écrire quelque chose sur des pays si imparfaitement connus et si dignes de l'être. »

« Boglipour, 28 janvier 1823.

« Après quatre mortels jours d'ennui, d'inquiétude et de souffrance, je suis arrivé à Boglipour, où j'ai trouvé un excellent médecin, d'autant plus disposé à me guérir qu'il était un peu cause de mon mal, par l'assurance qu'il m'avait donnée trois semaines auparavant, qu'on tue un rhinocéros aussi facilement qu'une perdrix. Il est vrai qu'il en avait chassé avec le marquis de Hastings et cinq cents éléphants. Je n'en avais que deux, plus peureux que moi; l'un d'eux avait déjà failli me tuer en fuyant au travers des arbres, sans songer que j'étais sur son dos.

« Ce qui a le plus étonné mon docteur, c'est que je sois encore en vie, puis, que je n'eusse reçu aucun coup dangereux. Il trouve seulement que je n'ai pas assez perdu de sang et va me saigner. Vomitifs, sels, cataplasmes, emplâtres, et puis l'ordre barbare de ne pas parler et de ne boire que de l'eau ou

soit que les affaires du capitaine l'aient empêché de me répondre, je ne sais plus ce qu'est devenue ma bête. Elle ne mériterait pas beaucoup de regrets, parce que ce n'est pas encore celle que M. Cuvier désire. Ayez la bonté de lui dire, chère mère, que rien n'est plus commun ici que le crocodile à long museau, mais que rien aussi n'est plus difficile à se procurer : 1<sup>o</sup> parce qu'ils ne quittent pas le Gange comme les autres pour aller se divertir dans les étangs voisins; 2<sup>o</sup> parce que, ne mangeant que des poissons et des tortues, qu'ils trouvent en abondance, on ne peut les prendre à l'hameçon où leur long bec ne saurait d'ailleurs mordre; 3<sup>o</sup> parce que n'étant d'aucune utilité, que je sache, et n'étant non plus nuisibles, on n'a imaginé aucun moyen de les prendre ou de les détruire; 4<sup>o</sup> enfin, parce qu'étant singulièrement farouches, on ne peut en approcher assez pour les tuer d'un coup de fusil, quoi qu'en disent plusieurs de mes confrères les voyageurs qui ont manqué cent fois d'en être dévorés. Tout cela ne veut pas dire qu'il est impossible de s'en procurer, mais c'est l'explication de mon retard à l'égard de cet animal. Il est si commun que j'en ai jusqu'à dix et vingt sous les yeux tous les jours; il n'y a pas de doute qu'il en est quelqu'un prédestiné à figurer dans les galeries du Muséum; mais il faut un peu de patience, chose peu difficile quand on est sûr de son fait.

« Chère mère, pardonnez-moi si je ne vous entretiens que de crocodiles et de rhinocéros, je devrais m'adresser directement à M. Cuvier. C'est aussi mon intention, dès que je pourrai feuilleter dans mes paperasses mises plus en désordre que jamais par mon accident. Il n'aura plus à me reprocher désormais d'envoyer des animaux sans catalogue. Ce n'est vraiment pas par paresse que j'ai commis cette faute, c'est parce que j'ai toujours peur que mes observations ne soient au moins insignifiantes. J'ai de ces notes-là de quoi faire dix catalogues déraisonnés. S'il se trouve dans mes envois quelque bête inconnue, je saurai toujours dire où on la trouve, comment on l'appelle et toute chose aussi innocente. Il n'y a pas dans l'Inde un écrivassier aussi intrépide que moi, c'est à un point que ce

m'est une dépense notable que celle du papier, qui est fort cher au Bengale. C'est même un peu par économie que je vous écris sur celui du pays. A propos d'économie, il n'y en a pas d'aussi recommandable que celle des paroles, à ce que dit, je crois, Saint-Augustin, le plus grand bavard de son temps. Je termine donc ma lettre en vous embrassant tendrement. »

« Le 4 février.

« J'ai passé trois jours sans vous écrire, chère mère, parce que le régime qu'on me fait suivre, joint à une oppression continue, avait fini par épuiser mon maigre corps et mon faible esprit.

« Ce qui contribue surtout à mon malaise, c'est l'inertie à laquelle me condamne mon Hippocrate d'Édimbourg. Il voudrait m'empêcher de parler, de lire, d'écrire et, à l'exemple de certains gens, m'interdire jusqu'à la pensée. Je m'en consolerais vite à Paris, où j'aurais près de moi sœur Sophie ou sœur Clémentine que j'écouterais toujours sans jamais désirer parler. A Boglipour je n'ai personne pour me tenir compagnie, si ce n'est mon médecin qui m'ennuie et deux ou trois Anglais qui m'assomment. On me dit tous les jours de prendre patience, que c'est fini, que je vais me lever et, malgré cela, on me retient constamment sur le dos, comme ces tortues qu'on retourne pour les empêcher de courir. Pendant ce temps-là l'hiver passe et chaque jour augmente la difficulté de remonter le Gange, ce qu'il est urgent de faire avant le commencement des pluies. Je partirai donc aussitôt que je serai un peu mieux, mais ce sera de Bénarès que je vous apprendrai mon rétablissement complet. Celui de ma cuisse est assuré, ma plaie se referme à vue d'œil et je me suis fait faire une belle paire de béquilles que je regarde avec des yeux d'envie.

« Adieu, adieu, chère mère, j'envoie bien vite ma lettre à Calcutta, en vous renouvelant l'assurance que je ne souffre pas, qu'il ne résultera rien de mon mal, que je suis le plus heureux des blessés, à l'exception de ceux qui se guérissent auprès de leur mère. »